

BULLETIN SALESIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XIX^e ANNEE — N^o 6

Paraît une fois par mois.

JUIN 1897

UN TEMOIGNAGE DE BONTÉ DU PAPE

Le 15 février dernier, nous envoyions à Rome, en hommage du profond dévouement et de l'affection filiale dont nous sommes pénétrés pour la personne auguste du Vicaire de Jésus-Christ, un assortiment d'ouvrages édités nos par diverses Imprimeries de l'ancien et du nouveau continent, et en particulier par l'Imprimerie et la Librairie principale de Turin.

Le très sage Pontife Léon XIII ne s'est pas contenté d'agréer avec joie cet hommage, des mains de notre Procureur général, Don César Cagliero; ces jours derniers, Sa Sainteté a daigné nous honorer d'une lettre toute bienveillante, adressée à notre vénéré Père Don Rua, lettre dont nous donnons ci-après le texte latin avec la traduction en regard, et que nous garderons avec un soin jaloux à titre d'encouragement précieux à nous consacrer à l'œuvre si importante de la bonne presse, et comme un des meilleurs témoignages de la paternelle affection que le Pape des ouvriers daigne nourrir pour les fils de Don Bosco.

BREF DU SAINT-PÈRE

LEO P.P. XIII.

DILECTE Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Pergratum habuimus librorum munus, quod Nobis universæ, cui præes, Societatis nomine obtulisti. In quo cum officium observantiæ ac dilectionis agnovimus, tum studium pervidimus, quo tu sodalesque tui, typographicæ artis subsidio, adolescentis ætatis incolumitati, in iis quæ ad fidem moresque pertinent, diligenter consulere desideratis. Dum gratias vobis de oblati voluminibus agimus, meritam quoque de egregia voluntate laudem impertimur. Ut vestris autem cœptis continenti Deus benignitate faveat, Apostolicam Benedictionem, Nostræ etiam dilectionis testem, amantissime in Domino clarigimur.

Datum Romæ, apud S. Petrum, die XV Martii MDCOCXVII, Pontificatus Nostri anno vigesimo.

LEO P.P. XIII.

LÉON XIII, PAPE.

CHER fils, salut et bénédiction Apostolique.

Nous avons agréé avec un souverain plaisir le don de livres que vous Nous avez fait au nom de la Société dont vous êtes le Supérieur. Ce don Nous atteste votre respectueuse soumission et votre affection filiale; il Nous permet aussi de voir on ne peut mieux avec quel zèle vous et vos confrères désirez pourvoir avec sollicitude, au moyen de l'art typographique, à la préservation de la jeunesse, au point de vue de la foi et des mœurs.

En même temps que Nous vous remercions des livres que vous Nous avez offerts, Nous donnons à votre bonne volonté peu commune des louanges bien méritées. Et afin que, dans sa bonté, Dieu continue à favoriser vos entreprises, Nous vous accordons de tout Notre Cœur, et comme témoignage de notre particulière affection, la bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 mars de l'année 1897, de Notre Pontificat la vingtième.

LÉON XIII, PAPE.



Le 3 avril dernier, deux de nos jeunes confrères de l'Oratoire salésien de Nice recevaient l'onction sacerdotale des mains de S. G. Mgr Chapon. Par la grâce de Dieu, la solennité d'une première messe n'est pas chose rare dans nos Maisons; et comme des fêtes de ce genre ne sont pas de celles auxquelles on s'habitue facilement, nos enfants y trouvent toujours une source d'émotions saintes, souvent fécondes en appels divins au sacerdoce et à la vie religieuse.

Don Bologne, l'Inspecteur de nos Œuvres de résidence à Marseille, s'est fait une joie de présider cette solennité. A la messe de communauté et à la grand'messe, on vit les deux jeunes prêtres, Don Ferrero et Don Bonfanti, offrir pour la première fois le saint sacrifice. Don Bianchi, maître des novices d'un de nos Noviciats d'Italie, et Don Bologne, assistaient à l'autel nos deux jeunes confrères.

Dès le matin de l'ordination, les enfants du Patronage voulurent présenter à leurs vénérés maîtres l'hommage de leur respect et de leur gratitude, ce qu'ils firent en fort bons termes. Mais le lendemain, la poésie, la musique et l'éloquence se réunissaient pour offrir aux deux nouveaux prêtres une touchante séance d'honneur. Le vénéré Don Bologne, qui célébrait ses noces d'argent sacerdotales, eut sa part de ces pieuses démonstrations.

Nos chers Coopérateurs se réjouiront avec nous de voir s'accroître la famille salésienne dans ses forces vives, puisque c'est le prêtre surtout qui donne à Dieu les âmes. C'est donc lui qui dit avec plus d'efficacité surnaturelle la prière de notre bien-aimé Père Don Bosco : Mon Dieu, donnez-moi des âmes — *Da mihi animas!*

* * *

Dans la nuit du 10 au 11 avril, un commencement d'incendie mettait en émoi l'Oratoire Saint-Léon à Marseille: un atelier adossé aux bâtiments de la Maison salésienne était en flammes. Don Bologne ayant

donné l'alarme, les novices artisans eurent bientôt fait de grimper sur le toit, d'où ils répandirent avec le plus grand succès des torrents d'eau sur le foyer de l'incendie. L'alerte avait été vive: les flammes dépassaient de 4 ou 5 mètres les constructions de l'Oratoire, où domine le bois. Dans les dortoirs, les enfants priaient de tout cœur. Une fois de plus, la Vierge de Don Bosco a couvert de sa maternelle protection toute une famille que sa tendre bonté, à Marseille comme partout, a su former.

Aussi est-ce dans des sentiments de vive reconnaissance que la communauté commença, le 11 au soir, les trois jours de retraite d'usage au milieu de l'année. La mort d'un ancien apprenti-tailleur vint imprimer aux bonnes dispositions générales le caractère de sérieux qui marque toutes les choses saintes.

Les Pères Rédemptoristes donnaient en ce moment à la ville entière une Mission qui a porté des fruits abondants. Afin que la retraite de l'Oratoire revêtît quelque chose des impressionnantes cérémonies dont la grande cité phocéenne était toute remuée, une amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus, une absoute solennelle et une splendide illumination de l'autel où trônait la Vierge de Don Bosco signalèrent chacun des jours de la retraite.

Le lendemain de la clôture, un des petits maîtres de Saint-Joseph, apprenti-serurier, recevait l'Extrême-Onction en présence de ses jeunes camarades: et le 18 avril, le jour même où il avait ses quinze ans, il retournait à Dieu dans des sentiments de profonde piété.

M. le chanoine Mendre, curé de Saint-Joseph, qui ne manque jamais une occasion d'affirmer efficacement son estime affectueuse pour les fils de Don Bosco, voulut faire en personne la levée du corps.

Un hommage de gratitude à l'un de nos bienfaiteurs de la ville, M. Michelon, Directeur de l'Hôpital de l'Immaculée Conception, que le Seigneur vient de nous prendre. Ceux de nos enfants qui ont été soignés à l'Immaculée-Conception n'ont jamais cessé de trouver en M. Michelon un protecteur particulièrement dévoué. Ses bonnes œuvres l'ont accompagné devant Dieu. Mais si le plateau de la miséricorde ne l'avait pas encore emporté sur celui de la justice, nos prières y jetteraient sans retard la supplication décisive.



ITALIE

CRÉMONE. — Une conférence au profit de notre Orphelinat catholique de Bethléem. — Le 13 avril dernier, dans l'église abbatiale de Sainte-Agathe, à Crémone, M. le chanoine Valléga a donné un sermon de charité au profit de notre Orphelinat de Bethléem.

Après avoir fait une saisissante description de la pauvreté des œuvres catholiques en Palestine, l'orateur opposa à ce tableau celui de la prospérité dont jouissent les écoles protestantes. Il rappela comment à Bethléem même, tout près de notre petit Orphelinat salésien, il y a une splendide et vaste école où une riche Anglaise entretient chaque année près de 1.000 enfants, à la seule condition qu'ils soient élevés dans la religion protestante.

La quête, faite par M. le chanoine Valléga en personne, prouva que la parole convaincue et chaleureuse de l'orateur avait rencontré un auditoire digne de la comprendre.

En offrant nos remerciements à M. le chanoine Valléga, nous nous faisons un devoir de rappeler une fois de plus, à nos amis de France, nos œuvres de Palestine.

MALTE

Dans l'île de **Malte**, les Salésiens ont déjà de nombreux amis et Coopérateurs. En vue de resserrer toujours plus les liens qui les unissent en Don Bosco, notre vénéré Supérieur général Don Rua avait nommé décurion des Coopérateurs de l'île, Mgr Louis Ferrugia, Protonotaire Apostolique. Celui-ci, désireux de répondre dignement à la confiance du Successeur de Don Bosco, convoqua tous les Coopérateurs salésiens à une réunion solennelle.

S. G. Mgr l'archevêque de Malte avait bien voulu en accepter la présidence d'honneur. Autour de lui se pressaient la plupart de ses prêtres et l'élite de ses diocésains.

Monseigneur Ferrugia, dans un discours que la *Gazette de Malte* appelle un « chef d'œuvre de l'art oratoire », a montré que sa vénération pour

Don Bosco était le résultat d'une profonde connaissance de notre bien-aimé Père et Fondateur.

Après lui, le T. R. Père Paul Vela sut trouver dans son amour filial envers notre Congrégation un hymne de chrétiennes louanges pour les Salésiens.

M. De-Bono, magistrat des plus distingués, parla de la diffusion de la bonne presse, une des fins principales de notre Société.

Le Révérend Père Vassallo, Directeur du Séminaire, démontra la nécessité des Oratoires, et encouragea ses auditeurs à demander au R. P. Don Rua d'envoyer au plus tôt les Salésiens à Malte.

Cette réunion si encourageante pour nous se clôtura par la lecture d'une lettre de Don Rua adressée à Mgr Ferrugia, dans laquelle notre vénéré Supérieur félicite les Coopérateurs de Malte de leur dévouement à nos Œuvres.

La bénédiction du T. S. Sacrement, donnée par S. G. Mgr l'Archevêque, couronna dignement cette soirée salésienne, la première, et, nous le souhaitons ardemment, la première d'une longue série.

CANADA

Québec. — Nos chers lecteurs savent avec quel élan et quelle fidélité les amis de nos Œuvres au Canada célèbrent les fêtes salésiennes. Cette année-ci, l'incendie de la Mission de N.-D. de la Chandelour (Terre de Feu), qui est venu nous attrister tous, détermine nos bienfaiteurs du Canada et ceux de Québec en particulier, à modifier leur programme. La fête de Marie Auxiliatrice ne sera donc pas célébrée à Québec avec la solennité accoutumée, et cela dans le but de consacrer au soulagement des pauvres incendiés de la Terre de Feu les fonds qu'absorbent nécessairement les frais d'organisation.

Nous saisissons cette occasion pour recommander aux amis de nos Œuvres au Canada, s'ils veulent nous faire tenir sans frais leurs offrandes par une voie très facile et très sûre, de les remettre à notre excellent zélateur de Québec, **Monsieur L. N. C. de Beaumont**, 236, Rue Saint-Joseph, SAINT-ROCH DE QUÉBEC.





AMÉRIQUE DU SUD

TERRE DE FEU

MISSION DE N.-D. DE LA CHANDELEUR

Un nouvel écho de l'incendie.

(Lettre de Sœur Louise Ruffino).

Rio Grande, le 1^{er} mars 1897.

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Voilà maintenant trois mois que nous vivons dans une angoisse continuelle : que va devenir cette pauvre Mission de N.-D. de la Chandeleur ? Le froid augmente tous les jours et nous sommes encore sans abri. Deux grandes cabanes élevées à la hâte tant bien que mal, où le vent et la pluie sont chez eux plus que nous, voilà tout notre logement. Les Salésiens ont avec eux 46 Indiens ; quant aux Filles de Marie Auxiliatrice, elles vivent avec 41 petites Indiennes. Ajoutez à ce nombre 300 Indiens adultes, à qui notre Directeur, Don Grrippa, vu les circonstances, avait permis de s'éloigner de la Mission, mais qui ne veulent à aucun prix la quitter.

Au sein de l'épreuve, l'affection touchante que nous témoignent ces pauvres sauvages nous est un puissant réconfort. Si vous pouviez voir, vénéré Père, combien ils sont devenus peu exigeants ! Nous n'avons pas de quoi les couvrir, et ils ne se plaignent pas ; nous ne pouvons absolument plus leur distribuer la ration de vivres qu'ils recevaient tous les jours, et nous n'entendons pas une récrimination : ils comprennent la situation et préfèrent souffrir avec nous, quand il leur serait si facile d'aller de nouveau vaguer dans les forêts et dans le désert.

(1) Voir BULLETIN d'avril 1897, page 94.

Mais la résignation de ces braves gens ne nous autorise pas, bon Père, à les laisser sans vêtements, sans abri et sans vivres : leur attitude nous fait au contraire un devoir plus étroit encore de leur venir en aide sans retard. L'hiver approche à grands pas : qu'allons-nous devenir, que vont devenir avec nous ces pauvres enfants, ces malheureux sauvages presque sans abri et sans vêtements ? Nous faudra-t-il les voir périr de froid ou de faim, et puis tomber peut-être à côté d'eux ?

Si la voix des Missionnaires n'a pu arriver au cœur de nos bons Coopérateurs et de nos dévouées Coopératrices, de grâce, bien-aimé Père, permettez-moi de leur faire entendre l'appel pressant des Filles de Marie Auxiliatrice. Nos bienfaitrices devineront sans peine ce que cette situation nous impose, à nous religieuses, de souffrances, de renoncements, de difficultés de tout genre... Dites promptement, vénéré Père, à tous ces chers amis de nos Œuvres, que l'amour de Dieu et le bien des âmes exigent que l'on nous vienne en aide sans tarder. Nous ne voyons pas comment notre nécessité pourrait devenir plus pressante : c'est une question de vie ou de mort, vie du corps, sans doute, mais aussi vie de l'âme pour tant de pauvres sauvages. Que d'âmes resteraient sans espoir de salut si le défaut de ressources venait par malheur à nous chasser de ce centre d'évangélisation !

Notre Directeur, Don Griffa, a fait le voyage de Puntarenas afin de demander du secours à nos confrères de cette station ; mais comment faire grands fonds sur eux, quel que soit leur bon cœur, étant donné qu'ils se trouvent, pour leur part, aux prises avec de graves embarras ? D'ailleurs, ils ont déjà fait des prodiges de charité pour parer à nos premiers besoins.

Nous croyons de toute notre âme à la tendre bonté de la divine Providence ; elle sait vêtir avec magnificence les lys des champs et donner la pâture aux petits oiseaux : que ne fera-t-elle pas pour nous ? D'ailleurs ses délégués auprès de nous, nos chers Coopérateurs, n'ont jamais laissé en détresse les Œuvres de Don Bosco.

Les supplications naïves de toutes ces petites âmes depuis peu gagnées à Jésus-Christ en ces terres australes ont une force invincible ; et tous les jours elles montent vers le trône de Dieu pour appeler en abondance les bénédictions célestes sur les bienfaiteurs dont la charité va nous secourir. Aussi avons-nous la douce assurance que des cœurs généreux voudront s'imposer de vrais sacrifices pour répondre à cet appel.

Veillez pardonner, bien-aimé Père, le ton ému et le filial abandon de cette lettre, agréer les hommages de vénération dont me chargent pour vous mes chères Consœurs, et parler souvent de nous à Notre-Seigneur et à Marie Auxiliatrice.

Votre fille très reconnaissante et très dévouée en N.-S. J.-C.

Sœur LOUISE RUFFINO.

BOLIVIE

DE CHALLAPATA A SUCRE

La deuxième fondation salésienne de Bolivie.

(Lettre de S. G. Mgr Costamagna)

(Suite *)

A notre départ de Challapata, une amabilité du Président de la République de Bolivie nous avait ménagé le plus utile et le plus empressé des guides en la personne d'un charmant officier, M. le lieutenant Vidaura, qui, en chevauchant devant nous dans son manteau aux couleurs de flamme, donnait à notre caravane un faux air de cortège royal. Un parcours de trente-cinq kilomètres nous mit au relai d'*Ancacato*. Nous prenions une bouchée de nourriture quand nous vîmes surgir de tous les points une foule de mamans chargées d'enfants à confirmer. Comme nous avions perdu le saint Chrême, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir exaucer tous ces braves gens.

Nos mules se remettent à trotter. A trois heures nous étions à *Vilcapugio*, et à huit heures à *Tolapalca*.

Une nuit malencontreuse. — Bon cœur et foi vive des Indiens *Aimara*. — Une légende vénérable et une histoire du temps présent.

Nous arrivâmes en assez mauvais état : les quatre-vingt kilomètres que nos mules avaient dans les jambes, nous les avions

dans les reins ; et tout cela pour une seule journée. Notre cher lieutenant nous prit dans ses bras l'un après l'autre et nous déposa, à peu près moulus, sur des fourrures préparées à notre intention. Nous fîmes ensuite semblant de souper, mais c'est à peine si nous avions la force de lever la main pour demander quelque chose. Réunis en un groupe serré, nous passâmes la nuit dans la pauvre cabane qui nous abritait. Quelle nuit ! nous ne sommes pas près de l'oublier. Un concert de gémissements, le délire engendré par la fièvre appelée *macurca*, les plaintes de ceux qui avaient les jambes ensanglantées.... Pauvre nuit de *Tolapalca* !

Le lendemain matin, 13 mars, pendant que nous mettions tout en œuvre pour nous hisser sur nos mules aussi lasses que nous, des misérables tanières que les indigènes appellent leurs cabanes, nous vîmes sortir une infinité de femmes et d'enfants à l'épaisse chevelure en désordre et le visage couvert comme d'une couche de rouille. Je ne crois pas me tromper en affirmant que ces braves gens ne se sont jamais lavés depuis leur naissance. Et que pouvaient-ils bien vouloir de nous ? Une bénédiction et une médaille : je les contentai sans retard. Leur science religieuse se bornait au signe de la croix, et encore le petit nombre de ceux qui le savaient le faisaient-ils très mal. Je dus répéter les prédications que j'avais faites six ans auparavant dans les mêmes parages. Ah ! quand donc ce pauvre pays posséderait-il un bon missionnaire qui puisse visiter sans interruption ces *tambos* ! Que de bien il y ferait !

Vers midi nous arrivâmes à *Lagunillas*, bourgade peuplée d'Indiens et située dans le voisinage de petites lagunes où, voilà six ans, quelques femmes m'avaient offert du feu, presque comme à une divinité. Mais cette fois-ci la scène fut tout à fait consolante. La petite cloche de la paroisse, du haut de son clocher élevé de... trois mètres au-dessus du sol, sonnait à s'épuiser, tandis que tous les hommes des vallées environnantes, sous la conduite de leurs caciques armés de l'indispensable bâton de commandement, venaient à notre rencontre. Par malheur ils parlaient si purement, et si rapidement aussi, la langue *aimara*, que je me demande comment ils pouvaient s'entendre eux-mêmes. Ils nous conduisirent à leur chapelle où, à peine une fois l'an, un prêtre vient leur dire la messe. Là ils allumèrent quantité de petits cierges autour d'un crucifix fort beau, mais habillé en Indien, c'est-à-dire coiffé d'un grand béret chamarré d'or qui couvre sa couronne d'épines. Au moyen d'un interprète, ils me demandèrent de leur prêcher. Mais comment faire ? Je ne sais pas un traître mot d'*aimara*. En désespoir de cause, je regardai le grand crucifix, et, de la main droite, l'indiquai à mon auditoire. Des voix nombreuses s'écri-

(*) Voir BULLETIN de février, mars et mai avril, 1897.

èrent aussitôt : *Jésus-Christ!* Alors, recourant à mon tour à l'interprète, je leur fis faire à tous un acte de contrition, et puis leur donnai ma bénédiction. En les quittant, je ne pouvais retenir mes larmes, tandis que l'on me présentait avec la plus grande foi quelques malades. J'avais déjà parcouru plus de deux kilomètres et j'allais bon train pour rejoindre mes confrères, que ces chers Indiens étaient toujours là-haut, sur la terrasse de l'église, à me suivre du regard et à m'envoyer d'affectueux saluts. Qu'ils soient à jamais bénis, mes chers Indiens de *Lagunillas*.

Vers le soir du même jour, après avoir passé heureusement le Rio Grande, nous arrivions au *tambo* appelé *Leñas*. Les Indiens nous avaient quelque peu aplani le chemin, que les récentes pluies diluviennes avaient rendu à peu près impraticable. Ils vinrent à notre rencontre en procession, vêtus presque tous d'un *poncho* uniforme, que leurs femmes savent tisser et teindre à ravir. Ils vinrent tous baiser mon anneau en implorant une bénédiction; mais hélas, ils étaient bien rares ceux qui savaient faire le signe de la croix!

Le 14 mars, bien avant l'aurore, pour gagner du temps et dire un bout de bréviaire avant le lever du soleil, je priai un Indien de m'indiquer un raidillon qui pût me conduire au sommet de la montagne voisine, à un endroit où la caravane devait nécessairement passer. Aussitôt, au lieu d'un seul guide, je me vis escorté par une vingtaine d'Indiens qui tenaient leur chapeau à la main. Le sentier était âpre et tortueux, mais l'étoile du matin resplendissait devant nous comme un phare. Tout à coup mes Indiens s'arrêtèrent, et l'un d'eux, s'avancant vers la porte d'un enclos, commença à l'enfoncer en jetant bas les pierres du mur : « Qu'est-ce donc, et où me conduisez-vous? » demandai-je alors tout soupçonneux.

— *Pantéon, Tatai!* — Au cimetière, Père.

Cela dit, ils se pendent à mes vêtements et, d'une voix suppliante : « *Tatai* », me dit l'un d'entre eux, un *responcito* pour Marie ma femme! — Un *responso* pour ma fille Antoinette, *Tatai*, crie un autre.

Chacun de ces braves gens voulait une prière et m'offrait un *réalito* (0,50) à titre d'honoraires. Je ne voulus rien accepter. Après avoir récité toutes les formules de suffrages que je savais par cœur, je bénis les défunts et leurs amis vivants, et je m'éloignai de là tout ému, en rappelant à mon compagnon de route, le clerc François Jano, les paroles de l'Évangile : « *Non inveni tantam fidem in Israël* — Je n'ai point trouvé une aussi grande foi en Israël. » (1).

Vers dix heures du matin, nous descen-

dimes à pied les pentes effroyables d'une montagne très élevée, en cherchant vainement à nous aboucher avec les timides pasteurs de *llamas* qui, du plus loin qu'ils nous voyaient, couraient se cacher derrière les rochers ou bien parmi les bosquets de cactus qui poussent vigoureux dans les crevasses de la montagne. A midi, nous étions à *Locaya*. Nouveau rassemblement d'Indiens qui nous assaillent de demandes et veulent être bénis. Nous ne tardons pas à grimper sur le versant opposé de la montagne et à descendre ensuite dans la chaude vallée de *Totora*, où abondent le maïs, le blé, les pommes de terre et des légumes de toute espèce, où l'on trouve aussi quantité de villas. A la tombée de la nuit, brisés de fatigue, nous arrivons à *Tarapaya*, où nous nous jetons sur le sol pour prendre un peu de repos.

Le jour suivant, 15 mars, après avoir passé à gué le fleuve voisin, célébré la sainte Messe et confirmé les fidèles de la petite paroisse de *Tarapaya*, nous prîmes la direction de la fameuse crevasse (quebrada) de Saint-Barthélemy, dont j'ai donné la description lors de mon dernier voyage en Bolivie. Cette fois-ci, je la trouvai en assez mauvais état. Les pluies en avaient détruit les grands murs et les digues, ne laissant debout que sept ponts datant des premiers conquérants Espagnols. Une nuée d'Indiens nous frayaient un chemin à travers les débris amoncelés par une avalanche. Vers dix heures du matin, nous étions déjà arrivés à la bourgade Saint-Antoine, où nous eûmes l'agréable surprise de voir venir à notre rencontre le Préfet et l'Intendant de la ville de *Potosi*, dont nous étions encore à cinq kilomètres; une nombreuse caravane accompagnait ces Messieurs, et nous trouvâmes un repas prétendu improvisé, mais qui avait toutes les allures d'un festin. Je ne serais pas sincère si je trouvais que cette réfection solide fût un luxe déplacé après les fatigues que nous venions de supporter.

Durant le repas, M. l'Intendant (en d'autres termes le Directeur de la police) nous raconta, entre autres anecdotes intéressantes, comme quoi on avait autrefois essayé de découvrir, dans ces sites pittoresques, le repaire d'un célèbre malfaiteur, nommé Rocha, qui, dans les flancs de la montagne voisine, faisait de la fausse monnaie et qui se procurait des ouvriers par un moyen aussi simple que malhonnête : ses sicaires, déguisés en démons, bondissaient sur les pauvres Indiens qui passaient par là et les entraînaient dans leur antre. Le terrible Rocha tomba enfin entre les mains de la police et fut exécuté; mais alors sa femme, une vraie mégère, s'enferma dans le repaire et s'y ensevelit en compagnie des malheureux que l'on y avait internés de force, de sorte qu'il devint impossible de retrouver l'antre des faux monnayeurs. Les Indiens travaillèrent plusieurs jours pour

(1) Matth. VIII, 10

âcher de les découvrir; mais ils finirent par se révolter et s'enfuirent tous, de crainte de voir surgir de nouveau les démons qui, au siècle dernier, avaient entraîné leurs ancêtres dans les profondeurs de la montagne.

Lorsque le narrateur eut achevé sa légende ou tradition, je racontai à mon tour un épisode d'histoire contemporaine. Voilà six ans, comme j'étais entré de nuit à Potosi, alors en état de siège, je faillis être coffré en bonne et due forme par un certain Directeur de la police, qui m'avait pris pour un autre; j'admire alors comment la divine Providence, par un jeu tout aimable, avait disposé les choses de façon que le même Directeur de la police fût le premier à venir, au nom de la noble cité de Potosi, au-devant de ce même prêtre, devenu évêque. Le tout finit par un joyeux éclat de rire et un échange de cordiales poignées de mains, comme il arrive entre bons amis.

Réception imposante à Potosi. — Passage du Pilcomayo. — Dans la vallée du poivre. — De surprise en surprise.

Pendant que nous devisions ainsi, un grand nombre d'habitants de Potosi, les uns à cheval les autres en voiture, étaient descendus vers nous et entouraient *Saint-Antoine*. — « Chers Salésiens, dit alors le Préfet, M. Navarro, ne vous faites pas illusion: Potosi est la plus haute ville du monde; ce qui nous permet de suivre du regard tous les événements du monde sublunaire et par suite tout ce que nos amis machinent contre nous. » — Et, tout en parlant, mon interlocuteur me tendait un imprimé invitant la cité entière à prendre part à la réception solennelle que les autorités ecclésiastiques et civiles voulaient faire aux fils de Don Bosco; le document traçait l'itinéraire du cortège et indiquait la forme que pouvait revêtir l'allégresse populaire. Sans perdre de temps, nous entreprenons tous ensemble la longue et rapide ascension, et à mesure que nous approchions de la ville, des files toujours grossissantes de cavaliers se déployaient des deux côtés de notre route, en poussant de joyeux vivats. Devant les ruines de l'ancienne ville impériale, qui comptait jadis deux cent mille habitants, apparut une nuée de jeunes gens et d'enfants qui jetaient, eux aussi, à tous les échos, le cri de *Vivent les Salésiens!* Mais voici un spectacle tout nouveau: les hauteurs extrêmes des montagnes qui couronnent Potosi paraissent s'animer; c'est la population toute entière qui, d'abord rassemblée, se précipite ensuite vers nous, véritable fleuve humain dont les flots courent le long des pentes: la joie de tout ce peuple monte vers le ciel en incessantes acclamations.

À la porte de la ville une fanfare nous salue. De tous côtés d'autres musiques se font

entendre, et bientôt de chaque fenêtre, de chaque balcon pleuvent des fleurs naturelles ou artificielles. L'émotion de nos chevaux menace de compliquer les choses, mais Dieu merci, nous restons maîtres de nos montures. Le flot humain envahit la grande place au fond de laquelle, sur l'escalier gigantesque de l'église, le chef-d'œuvre de l'architecture dans l'Amérique du Sud, on distingue tout le clergé séculier et régulier revêtu des ornements sacrés. En vain aurions-nous tenté, d'entrer dans l'église, si une double rangée de soldats, baïonnette au canon, ne nous avait ouvert le chemin.

Après le chant d'un *Te Deum* solennel et le salut du T. S. Sacrement, j'adressai à l'auditoire quelques mots de remerciement; et quand il s'agit de sortir, l'empressement de la foule à baiser mon anneau pastoral nous exposa cent fois au danger d'être étouffés.

Les excellents Pères franciscains nous accueillirent comme des frères. Le gouvernement nous avait préparé une maison tout près de leur couvent; nous y passâmes deux jours, mais sans pouvoir goûter un instant de repos. Je commençai à confirmer les pauvres malades: dès ce moment une multitude innombrable vint m'assiéger à l'église et chez nous. Les rues voisines regorgaient de monde; et ces braves gens n'hésitaient pas à stationner de 7 heures du matin à 3 h. de l'après-midi pour être confirmés. En vain leur disait-on: — Rentrez chez vous: l'évêque est las et doit partir pour Sucre; à son retour il vous confirmera tous. — Autant parler à des sourds. A tout prix ils me demandaient de les confirmer avant mon départ. Dans l'impossibilité de condescendre à ce pieux désir, parce que nous étions attendus dans la capitale, je suppliai M. le Préfet de faire savoir par la voie des journaux que je promettais de m'arrêter tout exprès pour confirmer, à mon retour de Sucre. Les journaux parlèrent. Alors seulement le peuple consentit à croire et à se retirer en paix.

Le 18 mars, toujours précédé de l'aimable lieutenant Vidaure, nous descendîmes de Potosi et le soir de ce jour nous recevions une généreuse hospitalité chez l'excellent M. Anna Tapia, dans le petit village de *Mojotorillos*. Pendant la nuit, je pus confirmer les Indiens du village et ceux de la paroisse voisine, *Bartolo*, à la grande consolation de leur digne curé qui, le matin du 19 mars, après la sainte messe, que nous célébrâmes à 3 heures, voulut nous accompagner à cheval jusqu'au lever du soleil.

Ce jour-là, saint Joseph, très certainement à cause de sa fête, se montra particulièrement bon pour nous. Il nous fallut avaler soixante-quinze kilomètres, passer cinq montagnes très élevées dont les vallées profondes réservent aux voyageurs plus d'une surprise dangeureuse, et enfin traverser un fleuve généralement assez peu commode à cette

époque de l'année, le *Pilcomayo*. Au bord de ce fleuve, M. Vidaure nous plaça tous à la file indienne, nous enchaîna presque l'un à l'autre, se mit à notre tête et entra dans l'eau. Nous le suivîmes. Le courant était très rapide et le péril imminent, mais notre guide, toujours en tête de la colonne, nous criait de toutes ses forces : « Ne regardez pas en bas : les yeux vers le ciel ! » Nous obéîmes ; et en quelques minutes nous eûmes gagné sains et saufs l'autre rive. — C'est ainsi, dit alors un de nous, qu'il faut faire avec le monde, autrement terrible que le *Pilcomayo*. Regardons toujours le ciel qui nous attend et les eaux vertigineuses du monde ne pourront pas nous entraîner à la mort.

(A suivre.)

UN VOYAGE EN CALIFORNIE

DE MEXICO A SAN FRANCISCO

(Lettre de Don Ange Piccono)

(Suite *)

San Francisco, 3 juillet 1896.

BIEN CHER DIRECTEUR (1)

San Francisco de Californie. — Au magnifique Collège des Jésuites — Visite à Mgr. l'archevêque. — L'église des Italiens et le quartier chinois. — Merveilles de cette ville.

Le 29 juin, à deux heures de l'après-midi, après avoir parcouru environ 6,000 kilomètres en chemin de fer, nous posons le pied sur le sol de la majestueuse métropole du Pacifique, *San-Francisco* de Californie. Devant nous s'ouvre une rue très large et très droite, bordée de maisons très élevées et où circule une foule immense. Nous déposons nos individus et nos bagages sur un tram électrique passant par *Hayes-street*, et nous nous dirigeons vers le Collège de Saint-Ignace, qui est dans cette rue. Nous passons devant l'*Hôtel Palazzo*, qui compte sept étages, occupe un carré de cent mètres de côtés, contient 755 chambres, peut loger en même temps 1200 personnes et a coûté la bagatelle de sept millions de dollars. — Nous voici au Collège des Jésuites : quelle splendeur ! L'édifice a cinq étages ; il est entouré d'un jardin et d'une grille en fer ; avec la vaste église qui le complète, il occupe un *bloc*, une île en-

tière. Nous entrons et demandons l'hospitalité, en anglais, s'il vous plaît. Quel bonheur de nous entendre répondre en italien par un de nos compatriotes, le R. P. Demasini ! Dès ce moment nous sommes les hôtes des vénérés Pères Jésuites, et je ne puis dire avec quelle bonté et quelle amabilité ils s'occupent de nous. Que de bons exemples nous recevons dans cette maison de Jésus ! Quelle observance, quel silence, quel recueillement ! que de vertus religieuses ! Ce Collège compte plusieurs Pères de notre pays ; l'un d'eux est ici depuis 1848 ; d'autres n'ont plus revu leur patrie depuis vingt, trente, quarante ans. Le Supérieur, le R. P. Imoda, qui est un enfant de Turin, nous accueillit à bras ouverts. Veuillez, cher Directeur, remercier encore une fois en mon nom le R. P. Asia, Provincial du Piémont, dont la chaleureuse recommandation m'a valu une si cordiale hospitalité. Les excellents Pères nous firent visiter leur église et leur Collège. L'église, dédiée à leur fondateur Saint-Ignace, est la plus grande, la plus belle, la plus riche et la plus fréquentée de San Francisco. Elle est du style renaissance, large de cent pieds anglais, longue de deux cent dix et a trois nefs : un peintre milanais, Moretti, l'a décorée, et vingt-trois grands vitraux historiés de Munich achèvent de faire de ce monument un ensemble magnifique. Un détail : l'entrée en douane des vitraux a coûté dix mille dollars. Le Collège prépare à toutes les carrières ; il est fréquenté par six cents externes. Les classes, vastes et parfaitement disposées, offrent toutes les commodités imaginables ; il convient de signaler aussi les musées, très riches, les cabinets de chimie et de physique : ce dernier vaut à lui seul 50,000 dollars. Les Jésuites ont encore un autre grand Collège à Santa Clara et un noviciat à *Los Gatos*. — En dehors des Jésuites, on trouve aussi à San Francisco les Dominicains, les Franciscains, les *Paolini* (Congrégation américaine) les Dames du Sacré-Cœur etc. La ville possède vingt-sept églises catholiques. C'est le ciel d'Italie et le climat de San Remo, mais plus suave encore. Toute l'année on ne voit que fleurs et fruits de toute sorte, et quels fruits ! Je n'en ai jamais trouvé d'aussi beaux ni goûté de plus exquis. Les vins de Californie sont renommés : on peut les comparer aux meilleurs crus de Piémont et de Toscane.

Nous avons fait une visite à Mgr. l'archevêque, qui a bien voulu nous accueillir avec une grande bonté. Plusieurs fois Sa Grandeur daigna s'entretenir avec nous pour jeter les bases d'une fondation salésienne. J'ai rendu compte à Don Rua de ces pourparlers, et je fais des vœux pour que les négociations aboutissent le plus tôt possible ; je crois que les Salésiens feront ici beaucoup de bien, et je serais prêt à refaire une promenade de six mille kilomètres pour les y amener.

Nous avons aussi pu voir l'église et la pa-

*

(*) Voir BULLETIN de mai 1897
(1) de l'Oratoire de Turin.

roisse des Italiens, qui sont ici de 15 à 18,000, marchands des quatre-saisons, de sorbets et de coco, jardiniers, pêcheurs; un certain nombre sont artisans ou exercent diverses professions. Leur curé a juridiction sur eux en quelque partie de la ville qu'ils habitent. Ce curé est un prêtre du diocèse de Naples, excellent et très zélé, M. Decaroli. Toutes les provinces d'Italie sont représentées, dans cette colonie de nos compatriotes, mais les méridionaux sont de beaucoup les plus nombreux. Les Italiens ont bâti de leurs deniers une

voriser leur conversion, mais sans résultats appréciables; ils sont d'ailleurs plongés dans une telle immoralité que le gouvernement des États-Unis a dû réglementer leur immigration.

Quelques mots encore sur San Francisco, et puis je vous tirerai ma révérence.

Cette grande cité, vous le savez, est une des principales de l'Union. Elle compte 300,000 habitants, et quelques villes seulement la dépassent sur ce point: New-York, Chicago, Philadelphie, Boston, Saint-Louis,



L'Gratoire Salésien de Mexico.

grande et belle église en bois, dédiée à saint Pierre, et les jours de fête ils la remplissent de la façon la plus édifiante. C'est du moins le témoignage que rend le curé à son peuple. Nous savons aussi que plus de cinq cents enfants fréquentent le catéchisme. Il a fallu ouvrir pour eux une chapelle spéciale.

Après avoir vu ces braves gens, nous fîmes une excursion au quartier chinois, qui est tout à fait une Chine en miniature, où l'on retrouve les maisons, les boutiques, les théâtres, les temples, les vêtements, les usages et les queues du Céleste Empire. Mais, me disais-je, si ces chers Orientaux peuvent exhiber librement leurs queues et leurs robes, pourquoi les prêtres ne pourraient-ils pas porter la tonsure et la soutane? La ville compte trente mille Chinois, ouvriers, domestiques, blanchisseurs, commerçants. Le zèle de quelques prêtres catholiques a tenté de fa-

et Baltimore. Elle est assise sur une série de collines qui forment une péninsule de trente milles de longueur; à l'Orient elle est baignée par les eaux de la baie et à l'Occident par celles du Pacifique. Elle est à 37°46' de latitude nord et à 122°10' de longitude ouest. La fondation de San Francisco date de 1776, année où quelques Franciscaïns ayant pour Supérieur le Père Junipère Serra, établirent sur ces plages une Mission sous le titre de Notre-Dame des Sept Douleurs-de *los Dolores*-et qui se composait d'Espagnols et de Mexicains. Cinquante ans plus tard vinrent quelques marchands anglais et américains; et en 1847, après une guerre avec le Mexique, les États-Unis prirent possession de la Californie, et, par suite, de S. Francisco, qui était alors un village de 459 habitants. En 1848, la découverte des mines d'or amena un accroissement rapide de la po-

pulation, si bien qu'en 1860, elle s'élevait à 56,000, en 1870 à 149,000 et en 1880 à 233,000 habitants; et l'on a le droit de penser que grâce à son commerce avec l'Amérique, l'Asie et l'Europe, grâce surtout à ses ressources et à son climat, cette ville merveilleuse ne tardera pas à abriter 1,000,000 d'habitants.

On y voit des édifices remarquables, tels que l'Hôtel-de-Ville, composé de trois bâtiments de style grec, ornés d'un magnifique péristyle; au centre s'élève une rotonde à colonnades, haute de 260 pieds anglais. Cette rotonde se termine par un globe de bronze, sur lequel est perchée une statue que ma pauvre vue ne m'a pas permis de dévisager suffisamment: mais ce doit être la *Liberté*, à moins que ce ne soit la *Licence*. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville on admire un monument grandiose représentant la Californie et ses hommes célèbres, parmi lesquels on est heureux de voir figurer un magnifique bronze représentant Fra Junipère Serra, dans sa bure franciscaine. Les tramways, tous électriques ou funiculaires, ont un réseau de 60 milles dans la ville seule. San Francisco possède 173 temples, parmi lesquels 27 seulement appartiennent à la religion catholique; 1,180 rues très vastes et tirées au cordeau, 36,000 maisons, 28 théâtres, 24 jardins publics, dont le plus grand et le plus agréable, le *Golden-Gate*, ressemble beaucoup au quai qui longe le Pô à Turin; 49 hôtels parfaitement aménagés; 39 hôpitaux, 33 bibliothèques, 68 locaux scolaires dans lesquels 30,500 enfants reçoivent l'instruction en dehors de toute religion; enfin 168 journaux et une quantité difficile à connaître de délits de tout genre et de toute espèce, parce que, dit le proverbe, tout ce qui brille n'est pas or.

Le 10 du présent mois de juillet, nous partons, s'il plaît à Dieu, pour San Salvador. Ce seront vingt jours de chaleurs suffocantes sur le Pacifique, vingt jours d'ennui consolé par la prière, par l'obéissance et la lecture du récent ouvrage de notre savant et très cher Don Paglia, à qui vous voudrez présenter mes salutations cordiales et mes sincères félicitations.

Tâchez de vous bien porter, cher Directeur. Offrez mes respects à nos Supérieurs, surtout à notre bien aimé Recteur Majeur, en leur disant que Don Dutto est tout à fait mon archange Raphaël.

Priez pour votre confrère aussi affectionné qu'impénitent voyageur.

ANGE PICCONO,
prêtre de Don Bosco.

PATAGONIE CENTRALE

Une visite aux Indiens Tehuelches

(Lettre de Don Bernard Vacchina.)

Suite (1)

Nous nous dirigeons donc vers la colonie dite du *Seize-Octobre*, fondée en 1885 par des Européens, qui vinrent s'y établir sous l'autorité du lieutenant colonel Fontana, premier gouverneur de la Province.

Nous ne devons pas toutefois nous y rendre directement: l'itinéraire marquait un arrêt à la vallée de Nahuel-Pan, dont nous étions éloignés d'environ 25 milles anglais. N'allez pas croire cependant que notre bonne volonté se soit contentée du strict nécessaire. Grâce à nos guides assez inexpérimentés, nous en avons fait plus de trente. Et quel voyage, grand Dieu! Nous suivons sur la rive droite les sinuosités du *Teco-Leufu*, quand tout à coup le passage devenant impraticable, il faut alors traverser le fleuve pour gagner l'autre rive, attendre patiemment que les charriots de bagages l'aient traversé à leur tour, et se remettre enfin en route, avec l'assurance de recommencer plus de dix fois cet agréable manège!

Mais nous étions bien décidés à fournir notre traite en une seule journée de marche; aussi le soir entrions-nous dans la vallée Nahuel-Pan, épuisés de fatigue et de faim, mais soutenus par la perspective d'un repos bien mérité.

Dans la vallée de Nahuel-Pan. — Nouveau baptême de quatorze Indiens.

La vallée de Nahuel-Pan, d'une étendue d'environ vingt kilomètres, est formée par les chaînes des *Précordillères*. Elle est arrosée par un grand nombre de rivières et de torrents qui donnent à ces terres une fécondité extraordinaire: pins, cyprès, hêtres américains y croissent en abondance, non moins que des arbustes propres à ces régions: la *guiri*, le *chacail*, le *piche*. La richesse du terrain est telle que par intervalles, ces arbres forment de véritables petites forêts-vierges, où une multitude infinie d'oiseaux de tout plumage ont établi leur nid. Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu en ces lieux quantité de fraisiers et d'une grosseur remarquable. D'après la tradition — qui est ici le seul criterium extrinsèque — ils auraient été implantés au XVII^e siècle par les religieux de la Compagnie de Jésus.

Les *lions-puma* sont nombreux dans ces parages à tel point que — je le tiens d'une personne très digne de foi, — en quelques

nuits de chasse, un certain M. Antoine Niuguens, juge de paix, a pu abattre au moins vingt-sept lionceaux. Le lion-puma, est-il nécessaire de le dire, n'est ni aussi gros ni aussi terrible que celui de Sénégambie: rarement il ose attaquer l'homme; en tout cas, il ne le ferait que pressé par la faim, ce qui en ces régions est fort peu à craindre.

Les Indiens de la vallée Nahuel-pan n'habitent pas sous des tentes. Comme ils ont des tendances moins nomades que leurs compatriotes de la vallée du Tecà, ils se sont construit des cabanes en bois dont les interstices sont enduits d'argile. Ces huttes joignent parfois à une solidité remarquable quelque peu du confort européen: témoin, par exemple, la maison de l'indien Nahuel-pan, la plus riche de la colonie et dont le nom a été donné à la vallée qu'il habite.

Monsieur le Gouverneur avait décidé de passer un jour entier au milieu des Indiens de cette tribu. Aussi dès le lendemain, à la pointe du jour, je me mis en quête d'âmes à sauver. Mais hélas, que de déceptions m'attendaient. Après avoir demandé à Dieu, dans le saint sacrifice de la Messe, la grâce qui féconde les travaux du missionnaire, j'entrai dans une cabane où deux familles étaient réunies; je commence mes exhortations: l'on me regarde d'abord avec étonnement, puis on me rit au nez. « Allons, me dis-je, ne pourrais-tu pas te rappeler que la plupart des Indiens ne connaissent pas l'espagnol? » Et me voilà déployant toutes mes connaissances mimiques pour leur manifester quelques-unes des vérités religieuses. J'aurais bien voulu voir à ma place Roscius le mime qui se faisait fort d'exprimer parfaitement par les gestes et l'action oratoire les plus beaux discours de Cicéron! que ses disciples me pardonnent, mais j'aurais bien douté de ses talents. Quant à moi j'ai obtenu un succès fou... de rire.

J'entrais ensuite successivement dans plusieurs autres habitations, sans trouver davantage auditeur qui pût me comprendre. Seuls quelques membres de la famille de Nahuel-Pan comprenaient l'espagnol; mais ils n'avaient fait dire qu'ils ne pourraient me recevoir, occupés qu'ils étaient à la tonte des troupeaux. Pauvres Indiens! Le ministre de ce Dieu qui féconde leurs fatigues passe dans leur tribu, les mains pleines de grâces et prêt à les répandre avec une libéralité sans mesure, et, soit impossibilité réelle, soit plutôt mauvais vouloir, ils ne veulent pas l'entendre!...

Je m'étais retiré dans ma tente, pour pleurer silencieusement sur l'inutilité de mes efforts, quand on me présenta un Indien baptisé par Don Milanésio, et qui depuis a toujours observé religieusement les préceptes du Seigneur. Jean Huenquén — c'est le nom de ce brave chrétien, — me dit tout d'abord et en un espagnol très correct, qu'il était heureux de mon arrivée et s'of-

frait à me servir d'interprète auprès de ses compatriotes. Cette offre acceptée avec empressement, comme bien vous le pensez, nous fixons l'heure la plus propice pour tenter de nouveaux efforts, et ce brave homme se retire, sur l'engagement formel de revenir à la nuit tombante, quand tous les travailleurs auraient abandonné leurs occupations.

L'aide inattendue d'Huenquén m'avait rendu l'espérance, et dans une longue prière devant mon crucifix j'avais puisé la patience et le courage dont j'allais avoir besoin. Toutefois mon zèle ne put s'étendre qu'à une famille qui seule voulut me recevoir et où, à la vérité, je fus amplement dédommagé de mes peines.

C'est une véritable famille patriarcale que celle où j'allais entrer: nombreuse, relativement riche, composée en grande partie d'adultes, elle me sembla de prime abord peu disposée à entendre mes exhortations. En effet, aucun de ces pauvres enfants des Pampas ne comprenait l'espagnol, et de plus, Ahinqueo, chef de la famille, avait deux femmes et ne semblait pas du tout décidé à en renvoyer une. Je les entretins des principaux mystères de notre religion, je m'efforçai de leur faire saisir la supériorité morale de la religion chrétienne sur la leur, et en arrivai finalement à leur parler de la nécessité du baptême, que je les exhortai à recevoir. A ce moment Ahinqueo m'interrompit:

— Père, à quoi nous servirait d'être chrétiens si nous comprenons pas ta langue?

— Il ne s'agit pas de langage, lui répondis-je. Crois-tu, Ahinqueo, ce que je viens de te dire, et la religion que je t'enseigne n'est-elle pas plus belle que la vôtre?

— Oui, Père.

— Eh bien, peu importe que tu connaisses ou non ma langue; le bon Dieu que tu devras prier comprend ton langage aussi bien que le mien.

— S'il en est ainsi, baptise-nous sans retard. Verse sur nous l'eau qui purifie, dont tu nous parlais tout à l'heure.

— *Adagio, adagio*, mon bon ami! Pour que je puisse te conférer le baptême, il faut que tu remplisses toutes les conditions prescrites par l'Église.

— Mais je t'ai dit, Père, que j'étais disposé à faire tout ce que tu exigerais de moi.

— Très bien, Ahinqueo. Si je ne me trompe, tu as deux femmes. Or, Dieu le défend: si donc tu veux devenir chrétien, il faut renvoyer la seconde.

A ces dernières paroles, l'intéressée se leva, le visage en feu, et fit mine de s'en aller. Mais Ahinqueo lui commanda impérieusement de s'asseoir, et la pauvre femme, irritée au-delà de toute expression, se coucha de nouveau sur les peaux de moutons d'où elle activait le feu qui ronflait allègrement au milieu de la hutte. Quant à Ahinqueo: « Père,

me dit-il, il est désormais inutile que tu insistes davantage auprès de moi. Il est trop tard ; je ne puis renvoyer une femme dont j'ai déjà eu plusieurs enfants. Au reste, je ne mets aucun obstacle à la conversion de mes fils. » Les pauvres sauvages consentirent tous à recevoir le baptême ; seul un Indien encore célibataire refusa de se faire chrétien, parce que, dit-il, il voulait lui aussi avoir deux femmes.

Après avoir déterminé les différents préparatifs à faire pour la cérémonie du lendemain, je voulus me retirer. Mais Ahinqueo me pria d'attendre l'arrivée de son plus jeune fils, qu'il voulait me présenter, et qui ne devait pas tarder à revenir de ses courses. Bientôt en effet entra un jeune homme d'environ dix-huit ans, bien taillé pour son âge, à l'air intelligent, mais qui malheureusement était aveugle. Il se nomme Tucumañ, et le lendemain, au baptême, a reçu le prénom de Dominique. « Tucumañ, joue devant le Père un de tes plus beaux airs, » lui dit Ahinqueo. Et aussitôt le jeune Indien prit une flûte de *Tacuara*, (sorte de canne qui croît en abondance dans ces régions) et commença des mélodies que je déclare délicieuses. Je ne saurais dire comment cet enfant de la forêt a pu acquérir ce sens musical délicat dont il a fait preuve en ma présence, mais à coup sûr, si son talent était cultivé, Dominique deviendrait un excellent musicien. Ce jeune homme a d'ailleurs une habileté remarquable dans la confection des *matras*, des *ponchos*, des *cojinillos* et autres objets de l'industrie indienne.

Le lendemain, à l'heure établie, dans ma tente convertie en chapelle, j'administrai quatorze baptêmes, je bénis trois mariages et donnai la sainte communion à quelques-uns des gens de notre caravane. Je dois dire à la louange des nouveaux chrétiens que jusqu'à présent il sont restés fidèles à leurs promesses et animés de la meilleure volonté.

A la Colonie dite du *Seize-October*. — Grande affluence d'Indiens. — Joie et peines.

29 *Novembre*. — Nous avons parcouru à pied une distance d'environ sept milles, à travers des gorges profondes, étroites et tortueuses, quand nous distinguons enfin au fond d'une riante vallée la *Colonie du Seize-October*. Au-dessus du Commissariat de police flottait la bannière Argentine, qui saluait la première autorité du territoire.

Cette colonie est un des centres les plus importants de la juridiction de M. Tello. Aussi se promettait-il une abondante besogne. Quant à moi, je ne me promettais rien, rien de bon du moins, car presque tous les colons sont protestants. Toutefois, — je m'empresse de dire, — les choses ne devaient pas

répondre à mon attente. Nous étions arrivés depuis deux jours à peine quand nous voyons s'avancer une caravane d'Indiens, bientôt suivie d'une autre, puis d'une troisième, qui fut loin d'être la dernière. Ils marchaient par groupes de vingt, trente, quarante, et plusieurs de ces caravanes avaient parcouru des distances de 80 à 100 milles.

Il y avait de tout dans cette foule : Indiens *thchuelches*, *manzaneros*, *patagons* etc. Il paraît que ces sauvages sont résolus à s'occuper d'agriculture, car ils venaient demander la cession légale des terrains qu'ils occupaient.

« En voilà de la besogne, mon bon M. Tello, lui dis-je le soir de cette affluence. Pourrez-vous suffire à la tâche ?

— Je crains bien que non, mon bon ami, me répondit-il. A chaque nouvelle demande, il faut s'enquérir du nom, de l'âge, de la famille, de la tribu du solliciteur, des terrains qu'il désire occuper, etc., etc. Et comme la plupart de ces sauvages ne parlent que fort peu ou pas du tout l'espagnol, l'interrogatoire est passablement ardu ; d'autant que ces pauvres enfants des Pampas, peu au fait de nos procédés modernes, se font répéter cent fois, — sans comprendre davantage, — quel emploi ils doivent faire des papiers qu'on leur remet. Et quand tout cela est fait, mon secrétaire doit en prendre note et le consigner dans le registre administratif. Vraiment je ne sais comment nous viendrons à bout de notre entreprise. Si les membres de notre caravane savaient écrire et compter, on pourrait encore tirer parti de leur bonne volonté...

— « Je ne suis pas moi-même au courant de tous vos procédés, repris-je alors ; mais je crois être, plus que tous nos muletiers, susceptible de formation ; et si mon concours peut vous être utile, je vous l'offre de grand cœur. » — « Accepté ! accepté ! » — Et me voilà, faisant, sous la direction de M. Tello lui-même, mon apprentissage de secrétaire aux doute minutes. Vous désirerez savoir sans doute comment je me suis acquitté de mon emploi ? Pas trop mal, à mon avis ; et très-bien si j'en crois M. le Gouverneur.

Ma nouvelle position de secrétaire m'a été on ne peut plus avantageuse. J'étais à même en effet de rendre mille petits services aux Indiens, dont je réclamais en retour une attention sérieuse à mes exhortations. Nulle part je n'ai pu administrer un si grand nombre de baptêmes, de confirmations et bénir plus de mariages.

Neuvaine de l'Immaculée Conception. — Nous avons décidé de solenniser le plus possible la neuvaine de cette fête du 8 décembre, si chère au cœur des fils de Don Bosco. C'est bien justice d'ailleurs. N'est-ce pas notre bonne Mère du ciel qui a écarté de notre route tous les obstacles, et nous a si efficacement protégés durant notre voyage ? Aussi,

dans la hutte agreste qui sert de chapelle, mon petit autel, surmonté de l'image de Marie, est-il orné avec toute la munificence des richesses naturelles de ces contrées. Chaque jour je célèbre la sainte Messe, régulièrement servie par M. Tello, qui généralement fait ses dévotions, à la grande édification des assistants. Le soir, quand la tâche journalière est accomplie, et que le soleil a disparu derrière la chaîne des Andes, nous allons, en compagnie de quelques Européens, nous promener sur les riantes collines qui entourent la Colonie. Nous buvons à grands traits l'air pur et rafraîchissant de ces montagnes, nous parlons du mouvement catholique en Europe, en Amérique, en Asie, en Afrique; nous nous entretenons de nos espérances, nous récitons le Rosaire, tandis qu'à nos pieds le *Corinto* loue le Créateur à sa manière en remplissant tous ces lieux du doux murmure de ses cascades lointaines. O jours embellis par la plus sainte des joies et les plus douces rêveries devant cette belle nature, pour quoi fuir aussi vite que les ondes du *Corinto*?..

Ceux qui n'ont jamais voyagé dans les pays lointains ne peuvent se faire une idée du bonheur qu'on éprouve quand, après plusieurs mois, le courrier vous apporte votre correspondance. On lit tout, même la vulgaire réclame, avec un empressement fébrile, comme si ces lettres alignées avaient été mises là par une main amie. Hélas! le courrier nous apporta cette fois à la *Colonie du Seize-October* la plus inattendue comme la plus douloureuse des nouvelles. Je prends parmi les journaux à mon adresse le « *El Diario* », et le premier article qui frappa mes regards était intitulé: *Por Monseñor Lasagna*. Il relatait toutes les circonstances de la terrible catastrophe qui nous avait ravi ce vaillant apôtre. J'adorai les desseins impénétrables de Dieu, mais je ne pus m'empêcher de pleurer la mort de celui qui durant de longues années avait été pour moi un père et un ami. Aujourd'hui encore, après de longs jours de deuil, je ne trouve de consolation à ma douleur que dans la prière et le saint sacrifice de la Messe.

La paix se change en inquiétudes sérieuses. — Arrivée de volontaires. — Interrogatoires. — Décret de saisie porté contre les coupables.

Passé le premier moment de surprise et de douleur que m'avait causé la nouvelle de la mort de Mgr Lasagna, je voulus savoir la raison du tumulte qui se produisait dans le village. Le pauvre facteur était entouré de toutes sortes de gens qui l'accablaient de demandes. A la fin, il fut introduit auprès de M. Tello. Je les suivis pour apprendre de sa bouche les dernières nouvelles. Envoyé par le Gouverneur-Déléгат, il avait

fait le trajet à marche forcée, afin de prévenir au plus tôt le représentant de l'Autorité suprême. — Mais sa langue n'allait pas précisément à marche forcée; il parlait de tout, excepté de l'objet de sa mission. Impatienté, M. Tello lui dit: « Ce n'est pas ce que je veux savoir: va au plus pressé et explique-moi le motif de ta venue précipitée? »

— Comment! Monsieur le Gouverneur ne sait pas?..

— Non, non: je ne sais pas; car si je savais je ne t'interrogerais pas.

Peu troublé de l'impatience du représentant de l'Autorité, le brave homme reprit: « Je suis estafette d'une compagnie de volontaires qui, joints à la police de la Capitale, viennent prêter main forte à V. E. et la défendre contre les attaques dont elle pourrait être l'objet. Le commandant de la division est M. John Thomas, qui déjà en 1884 accompagna dans son expédition le Lieutenant-Colonel Fontana. Sur notre route, nous avons rencontré providentiellement la caennière « *Uruguay* » qui a bien voulu se charger de transmettre au gouvernement fédéral la demande d'un grand renfort d'hommes et de chevaux à envoyer sur les rives du Rio Negro.

— Mais pourquoi tout ce monde, pourquoi tout ce fracas?

— Parce que — je m'étonne que V. E. l'ignore — les Indiens se réunissent de tous côtés pour repousser la domination Argentine et prendre leur revanche sur les blancs. Les Caciques *Kankel* du Rio Mayo, *Quinchamal* et *Cual*, dont les tribus sont établies près du Sauguer, le cacique *Platero* au sud-est ont déjà été convoqués avec leurs hommes. Le capitaine Zappa des *Theuelches* a fait savoir que *Mulato*, le grand cacique de Santa Cruz, a demandé à Sac-Mata de venir lui rendre visite, et Cayupul, dit-on, s'est chargé de faire agréer cette offre.

— De qui M. le Déléгат tient-il ces renseignements?

Du receveur Grégoire Mayo, qui lui-même les a appris de la bouche du capitaine Zappa, avec lequel il est depuis longtemps uni par l'amitié la plus étroite. De plus M. Despos, négociant revenu du Sud depuis quelques jours seulement, a confirmé ces nouvelles. Il nous assure que *Platero* a reçu l'invitation de se rendre à la réunion des chefs. Plusieurs de ses parents domiciliés dans la tribu de Sac-Mata, lui ont affirmé qu'il s'agissait d'hostilités contre les chrétiens.

— Tout cela nous l'avons su avant vous.

— Plusieurs Indiens, indisposés contre M. Casarossa, qui avait refusé de leur vendre des liqueurs, lui ont fait savoir que le jour approchait où ils n'auraient plus besoin de prier les blancs pour en obtenir ce qu'ils désirent.

— Et quelles dispositions ont arrêté les autorités du pays?

— V. E. en aura connaissance par les notes dont est porteur M. Jhon Thomas. Je sais seulement que les nouvelles envoyées par Monsieur le Commissaire de Gaïman et les agents de police du Sud donnent les mêmes renseignements. »

Monsieur Tello s'informa alors du nombre des volontaires et soldats, afin de pourvoir à leur logement et nourriture, s'enquit des péripéties de leur voyage et se retira après avoir tranquilisé tous les esprits.

En se retirant il me fit signe de le suivre et me dit : « Effectivement, tous ces rapports pourraient être fondés. De fait, j'ai ordonné à Cayupul de venir ici au devant de moi ; voilà quinze jours que nous sommes arrivés et mon homme n'a pas encore paru. Cette résistance de la part d'un Indien est extraordinaire. Je connais leurs usages et leur manière de faire : quand ils sont cités devant l'autorité ils ne manquent jamais de venir en personne ou d'envoyer des représentants. Et vous, mon Père, qu'en pensez-vous ? — « Votre Excellence, répondis-je, dois savoir que je suis fort peu au courant des coutumes des Indiens et peu à même de les juger. Je pense que votre opinion est fondée, mais que l'on aurait tort d'ajouter foi plus que de raison aux récits de l'estafette : il doit y avoir beaucoup d'exagération dans ses rapports. Peut-être aussi ce semblant de tempête ne sera-t-il qu'une ruse du *malin*, qui est irrité de voir la croix s'implanter dans ces régions, sous la loyale protection de l'épée. C'est un vent qui souffle avec grand bruit, mais qui pourrait bien ne pas produire autre chose. » M. Tello parut frappé de cette remarque. « Cela pourrait bien être, me dit-il : dans ce cas il faut opposer la ruse à la ruse. Nous y penserons... Je suis un vieux renard et s'ils veulent me jouer, il faudra qu'ils soient bien habiles. »

Nous parlions encore quand on vint annoncer l'arrivée de la compagnie de soldats, et peu après le commandant John Thomas nous présentait ses hommages, puis remettait à qui de droit les communiqués officiels. Chevaux et cavaliers étaient épuisés de fatigue et de faim ; ils avaient fourni en douze journées de marche 240 milles. Aussi, après avoir fait honneur à leur rata, allèrent-ils tous promptement se reposer. Nos gens devaient monter la garde et s'occuper des chevaux, pour laisser aux arrivants la liberté de dormir à leur aise. Trois heures après l'arrivée de nos nouveaux hôtes, la tranquillité la plus absolue régnait dans toute la colonie. Je me retirai dans ma chambre où j'eus tout le loisir de méditer sur les changements qui venaient de s'opérer en moins de vingt-quatre heures. Qui aurait pu prévoir quelques jours auparavant que notre paisible colonie du *Seize-Octobre* dût être si vite transformé en un camp ?

9 décembre. — Grand mouvement dans

la demeure de M. le Gouverneur. On examina d'abord les notes de M. le Déléгат, qui contiennent des renseignements précieux. Devant la porte, plusieurs familles Indiennes que le commandant avait fait prisonnières pour les empêcher d'aller porter à leurs compatriotes la nouvelle de l'arrivée des soldats, attendent, saisies de crainte, qu'on les appelle pour les interroger. D'autres, moins timides, s'approchent des soldats et des Européens, leur demandant des médailles ou des crucifix pour se protéger contre les maléfices de Cayupul qu'ils craignent sans raison.

Pressés de questions et mis, pour ainsi dire, au pied du mur, les prisonniers firent quelques aveux sans importance : « Cayupul, disaient-ils, prétend entretenir un commerce direct avec Dieu. Un des ses frères, mort à Balcheta, lui apparaîtrait... Sac-Mata, disaient-ils encore, n'est plus cacique effectif ; Salpu est le vrai chef de la tribu, sous la direction de Cayupul. Tous deux ordonnent des fêtes incessantes, au cours desquelles ils sacrifient jusqu'à neuf génisses à la fois et appauvrissent ainsi les Indiens qui, quand ils ne sont pas ivres-morts à la suite des orgies occasionnées par ces fêtes, poursuivent le *Gualichu* ou malin esprit. Souvent, au milieu de la nuit, Cayupul commence à pousser des cris de douleur, à pleurer bruyamment et exige que tous les membres de la tribu l'imitent. Quand au matin le soleil apparaît au dessus des montagnes, le prétendu devin le salue et lui offre des libations ; et lorsque cette cérémonie est accomplie, tous les sauvages poussent des cris prolongés qui effraient les troupeaux. »

Quand on leur demanda s'il était vrai que Cayupul excitât les Indiens à la révolte et au massacre des blancs, nos prisonniers furent tant soit peu surpris et embarrassés. Ils ne dirent rien de précis et affirmèrent seulement que Cayupul les exhortait à cesser tout commerce avec les blancs et à défendre sa personne contre les attaques de ses ennemis. Parmi ces Indiens, il y avait un neveu de l'inculpé. Bien entendu il traita de calomnies toutes les allégations portées contre son oncle ; il affirma que celui-ci recommandait à ses compatriotes l'amour fraternel, l'union, la tempérance, la pensée de Dieu, toutes les vertus enfin dont on voit le plein épanouissement parmi les chrétiens.

Ce long interrogatoire avait pris fin, et M. Tello, après mûr examen, signa en ce jour du 9 décembre le décret de capture contre les coupables, en tête desquels était inscrit Cayupul.

Pendant ce temps, les soldats font leurs manœuvres et moi, n'ayant rien autre à faire, je me retire dans ma tente, je lis, j'écris et par-dessus tout je prie le bon Dieu d'épargner l'Église naissante de ces contrées, au milieu des luttes qui s'annoncent.

(A suivre).



A TRAVERS les Relations DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES

ILE DAWSON (Terre de Feu). — Accroissement du nombre des Indiens. — Les Indiens accourent toujours plus nombreux à notre Mission *Saint-Raphaël*. Dans la dernière semaine de février, le gouvernement de Puntarenas nous en envoyait 10, et quelques jours après, le 2 mars, 60 en une seule fois. Ces derniers avaient été pris dans la Grande-Ile, tandis qu'ils volaient des chevaux. Tous ces braves sauvages n'avaient en fait de vêtements que celui de nos premiers parents avant leur chute. Nous avons dû leur procurer des habits; il faut aussi les nourrir, et les besoins de la Mission augmentent en conséquence; mais la Providence ne nous fera pas défaut.

PATAGONIE CENTRALE (Chubut—).
Une chapelle dans la colonie protestante de Gaiman. — La relation de D. Bernard Vacchina, dont nous donnons ce mois-ci la suite, parle de la colonie protestante de Gaiman, où le catholicisme n'avait ni église ni chapelle. Nous apprenons qu'enfin la Madone de Don Bosco a pris possession de ce territoire en s'y construisant une demeure: *ædificavit sibi domum Maria*. C'est une charmante chapelle, située au cœur même de la colonie, où les missionnaires pourront célébrer déceimment les cérémonies de notre culte.

Plus tard, s'il plaît à Dieu, on élèvera tout autour de vastes bâtiments pour servir d'École professionnelle. En attendant, nous devons remercier la Sainte Vierge du progrès de nos Missions dans la province du Chubut.

MEXIQUE. — La première église dédiée à Marie Auxiliatrice au Mexique. — Le 19 mars, fête de saint Joseph, protecteur spécial de l'archidiocèse de Messico, a eu lieu la pose de la première pierre de la future église qui sera dédiée à Marie Auxiliatrice dans la capitale du Mexique.

S. G. Mgr Alarcon, archevêque de Messico, avait bien voulu promettre de présider la cérémonie. Quand Don Piccono, Directeur de l'Oratoire salésien, était allé solliciter l'autorisation de com-

mencer les travaux, Sa Grandeur avait répondu « Bien volontiers! bien volontiers! je veux faire mieux encore; j'accorde 80 jours d'indulgence à tous ceux qui feront une offrande en faveur de la future église de Marie Auxiliatrice. »

Devant un aussi précieux encouragement, le zélé directeur de l'Oratoire mit tout en œuvre pour activer les travaux préliminaires, afin de pouvoir inviter, pour le 19 mars, à la pose de la première pierre, tous les amis des Salésiens.

Suivant les coutumes du pays, 40 parrains ou marraines avaient été invités. Quatre durent refuser pour cause de maladie; quant aux trente-six autres, ils acceptèrent non seulement l'honneur mais encore les charges de la dignité qu'on leur offrait.

Le fête du 19 mars fut splendide; seul l'*entrepreneur des décorations et illuminations* maugréait un peu contre le vent qui décrochait ses bannières et arrachait ses fleurs. Le soir, le vent avait cessé et si, — au dire de Don Piccono du moins — l'illumination consista surtout en un magnifique clair de lune, le dévoué *entrepreneur* ne put s'en prendre qu'à lui-même.

MATTO GROSSO (Brésil). — Travaux et progrès de notre Mission Thérèse-Christine. — Grâce à Dieu les Indiens Coroados acceptent volontiers les leçons de nos missionnaires, Malheureusement ils ont toujours faim, et malgré les distributions fréquentes de vêtements, leurs habits sont toujours en mauvais état. Établis depuis dix-huit mois à peine dans cette région, nos confrères ont distribué déjà plus de 500 chemises, environ 200 pantalons, 400 robes pour femmes, 450 mouchoirs, 300 couvertures de laine, 300 couteaux etc.

Le travail des Indiens rapportera bientôt de quoi les entretenir, et alors nous pourrons avancer à grands pas dans la voie du progrès.

Nous avons semé, par exemple, la bagatelle de deux quintaux de blé de Turquie, qui en ce moment est déjà beau et donne les meilleures espérances.

Au point de vue moral, nous avons aussi tout lieu d'être satisfaits. Ces braves Coroados sont déjà plus abordables. Autrefois ils fuyaient le voisinage des civilisés: aujourd'hui, au contraire, ils sont heureux de leur rencontre.

Ils acceptent facilement les préceptes du christianisme. Beaucoup sont baptisés et fondent des familles chrétiennes.

BRÉSIL. — Une tournée inspectoriale faite par Mgr Cagliero dans nos Missions du Brésil.

(Lettre de Don Jean Grippa)

Je crois être agréable à tous les lecteurs du *Bulletin* en vous parlant brièvement d'une visite que S. G. Mgr Cagliero vient de faire à nos Missions du Brésil. Ces chères Missions, arrosées des sueurs et du sang d'un martyr du devoir et du zèle, n'ont pas démenti l'adage chrétien : *Sanguis martyrum, semen christianorum* — Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Départ de Montevideo. — A Rio Grande. — La fête de l'Assomption. — A Saint-Paul. — Autres triomphes. — Heureuse rencontre.

Le 4 août nous partons de Montevideo, Monseigneur et moi : sur notre bateau prennent aussi passage la Révérende Mère supérieure générale des Filles de Marie Auxiliatrice et sa compagne. Nous côtoyons les rives, ce qui nous vaut les plus ravissants spectacles : golfes aux eaux tranquilles, baies enchauteresses, panoramas délicieux fuient tour à tour avec le navire qui nous emporte. Le 8 nous arrivons à *Rio Grande*, le premier port du territoire brésilien, charmante petite ville de 40.000 âmes.

L'avant-veille de l'Assomption, nous étions de nouveau à bord, et quand commença à luire l'aurore du 15 août notre navire luttait au large contre les flots de la haute mer. Privé des splendeurs du culte, Monseigneur avait résolu d'offrir à la Madone les cœurs des matelots qui, de longue date, n'avaient plus mis les pieds à l'église. La Vierge Auxiliatrice vint à notre aide : Elle triompha de l'indifférence générale, et ce jour-là de nombreux marins et passagers firent la sainte communion.

Nous étions attendus au port *Santos* par nos chers confrères Don Charles Peretto et Don Michel Fogliano, qui nous firent bonne escorte jusqu'à notre Collège du Sacré-Cœur à *Saint-Paul*. — Il est dans les traditions de cette Maison de bien faire ce que l'on y fait. Nous avons pu nous en convaincre durant les huit jours de fêtes données en l'honneur de Mgr Cagliero. Toutes les autorités civiles et religieuses accoururent auprès de Sa Grandeur. On nous répéta sur tous le tons que les Salésiens.... Mais non, les Salésiens, voire même les Salésiens de Saint-Paul ne sont pas dispensés de l'humilité, et d'ailleurs je dois être bref.

Nous restons huit jours à Saint-Paul et nous courons enfin à de nouveaux triomphes : *Guaratinguá, Lorena, Petropolis, Rio Janeiro, Juiz de Foraz, Oruro Preto, Pontenova, San Geraldo* etc. etc., tout autant d'étapes consolantes, où nous recevons et rendons force visites. Présidents, sénateurs, députés, généraux nous ont assuré à l'envi que toujours comme par le passé ils soutiendraient *opere et sermone* les Salésiens et leurs œuvres.

A la tombe de nos martyrs — Foi et piété de la population de Juiz de Foraz. — Le futur monument à Mgr Lasagna. — Protection de Marie Auxiliatrice.

A deux reprises nous sommes allés à Juiz de Foraz visiter la tombe de victimes de la catastrophe du 6 novembre 1895... Nous pouvions enfin prier sur les cendres du généreux et ardent apôtre du Brésil. Toute la population de Juiz de Foraz nous avait accompagnés au cimetière ; ces braves gens prenaient part à notre douleur comme si la catastrophe qui nous a enlevé un ami leur avait ravi un père.... Et de fait, le monument qui doit orner la tombe de Mgr Lasagna et de ses compagnons n'est pas encore achevé, mais sur le gazon qui recouvre ses cendres, des fleurs fraîches attestent la piété et la reconnaissance de ce bon peuple.

Les RR. PP. Rédemptoristes, en quelque sorte témoins de la catastrophe, nous racontaient sur les lieux mêmes de l'évènement tous les détails du désastre.... Il nous semblait assister à ce drame douloureux... Bientôt nous entendons le sifflet d'une locomotive qui fonce à toute vapeur dans notre direction. Elle passe comme un éclair et nous n'avons que le temps de lire, gravé sur ses flancs, en belles lettres de cuivre poli, le nom de « *Monseigneur Lasagna* ».

La visite inspectoriale de Mgr Cagliero a duré deux longs mois ; à plusieurs reprises nous avons eu à reconnaître la protection visible de la Madone. Une fois entre autres elle fut évidente. Nous allions visiter notre Maison d'*Oruro Preto*, et nous devions parcourir à cheval une bonne partie de la route. Dans les environs de *Cachoeira do Campo*, nous nous trouvons tout à coup en face d'une députation conduite par M. le Vicaire de *Cachoeira*. Ce bon prêtre s'avance pour baiser l'anneau pastoral de l'évêque : mais à ce moment la monture de Monseigneur Cagliero prend peur et désarçonne son cavalier, qui roule entre les jambes de la bête emportée. Le danger était imminent, presque inévitable. Toutes les personnes présentes n'eurent qu'un cri : *O Vierge Marie !* Contre toute attente le cheval ne fit pas un mouvement et Monseigneur put se remettre sur ses pieds sans avoir reçu aucune blessure.

Je termine, trop heureux si ce rapide compte-rendu peut, par delà l'Océan, réjouir quelque peu le cœur de notre vénéré Père Don Rua, et rappeler à nos amis que nous sommes encore de ce monde.

JEAN GRIPPA.
prêtre de Don Bosco

Secrétaire provisoire de S. G. Mgr. Cagliero.





La Vierge de Don Bosco dans le pays de Missions.

Un de nos missionnaires nous écrit :

Le 24 mai dernier, jour de la fête de Marie Auxiliatrice, j'étais à table en compagnie de quelques confrères, quand, sans se faire annoncer entre le docteur N... — « Avez-vous un couvert? Je m'invite ». Et sans plus de façons il s'assied à la place qu'on vient de lui faire. Le bon docteur se considère, — à bon droit, — comme étant de la famille; c'est un de nos meilleurs amis; chaque fois qu'il est appelé dans notre localité, il vient très simplement nous demander l'hospitalité; il est vrai d'ailleurs que nous profitons plus souvent de la sienne. Aussi la conversation, un instant interrompue, reprit bientôt son train sans que personne songeât à demander au nouveau convive ce qui l'amenait dans nos parages, où il ne venait souvent d'ailleurs que pour faire une promenade...

Mais pourquoi alors étais-je inquiet?... j'avais comme le pressentiment d'un malheur..... A la fin, n'y tenant plus, et sans songer que notre commensal se trouvant avec nous depuis une demi-heure, ma question allait être tout au moins hors de propos : « Docteur, lui dis-je, quel bon vent vous amène? »

— Quel bon vent?... très mauvais au contraire : la petite C...

— Serait-elle malade?...

— Comment! vous demandez si elle est malade; mais elle se meurt... si elle n'est déjà morte. Vous ne le saviez pas?

Hélas! non, je ne le savais pas. — Cette annonce fut pour moi comme un coup de foudre... Je m'excusai et quittai à l'instant la compagnie; il pouvait être encore temps...

La mourante était une jeune fille de 15 à 16 ans, bonne, pieuse, et très dévote à Marie Auxiliatrice. Malheureusement sa mère était une incrédule obstinée. Elle lui avait absolument défendu d'aller à l'église et de fréquenter les missionnaires. Pauvre petite! plus d'une fois elle avait désobéi, et Dieu sait au prix de quels sacrifices : sa marâtre lui avait infligé toutes sortes de mauvais traitements....

Je pensais à tout cela, en me dirigeant de mon pas le plus rapide vers la demeure de l'infortunée. — Comment ferai-je pour pénétrer auprès de la malade?... Je n'en savais rien, mais la Vierge de Don Bosco devait me venir en aide.

La porte était entr'ouverte: j'entrai.

C'était la première fois que je pénétrais dans cette maison... A tout hasard, j'ouvris la porte qui se présenta d'abord et je vis en face de moi, assise dans un fauteuil, une femme pâle, anéantie. L'œil sec, mais témoignant une profonde douleur... Ma présence sembla tout d'abord lui causer plus d'étonnement que de colère, puis, se levant brusquement : « Sortez, Monsieur, me dit-elle; de quel droit violez-vous mon domicile... personne n'a besoin de vous ici : sortez! »

— Personne n'a besoin de moi... et votre enfant qui se meurt? Je sais qu'elle veut me voir et que vous seule l'en empêchez.

— Qui donc vous l'a dit?...

Puis tout à coup, semblable à ces tempêtes affreuses qui laissent en un instant à la mer son calme profond après l'avoir soulevée plusieurs jours durant, sa colère tomba : « Je vous en supplie, me dit-elle toute en larmes, n'entrez pas, elle en mourrait ».

Et comme, brisée par cet effort, elle ne faisait plus aucune résistance, je me dirigeai vers une porte qui devait apparemment mettre dans la chambre de la malade.

Cinq ou six femmes entouraient le lit de la mourante, qui seule rompait le silence lugubre au milieu duquel s'achevait son agonie : « Jésus, Marie, disait-elle d'une voix entrecoupée; Jésus, Marie, pardonnez-moi... maman, laissez venir le missionnaire... je vous en supplie... »

J'avançai et ordonnai à toutes les servantes de se retirer.

..... Deux heures après, cette pauvre petite martyre s'envolait au ciel, encouragée par la visite du prêtre et fortifiée par les sacrements de l'Église.

En sortant de cette demeure, je me rendis chez les voisins pour me plaindre de ce qu'ils ne m'avaient pas prévenu. Eux aussi ignoraient la tyrannie que cette indigne marâtre exerçait sur sa fille mourante. Mais Marie Auxiliatrice s'était jouée du cruel mystère dont la mère impie comptait envelopper la mort de son enfant.

M. B.

prêtre-missionnaire

Les époux C..., du Piémont, nous envoient la relation suivante: « Amour et louanges dans tous les siècles à la Mère de Dieu et notre Mère, la glorieuse Vierge Marie! Les prières des orphelins de Don Bosco nous ont enfin obtenu la grâce que nous demandions avec tant d'instance à la Madone. Nos affaires de famille se sont arrangées pour le mieux. Nos compétiteurs nous ont proposé eux-mêmes un accommodement tout à notre avantage. A titre de remerciement pour vos bonnes prières nous envoyons ci-joint la modeste offrande de 100 francs en faveur de vos orphelins. Nous n'oublierons jamais que nous devons à ces chers enfants une reconnaissance infinie, et à l'avenir nous tâcherons de renouveler nos offrandes.

M^{me} D. M..., Coopératrice salésienne, invite les fils de Don Bosco, leurs orphelins, tous les Coopérateurs et Coopératrices à s'unir à elle pour remercier Marie Auxiliatrice d'une grâce signalée que la chère Madone de D. Bosco lui a obtenue. Depuis cinq ans elle souffrait d'une pneumonie, sans pouvoir en arrêter les ravages. Elle a eu recours à Marie Auxiliatrice et en a obtenu la guérison si ardemment désirée, presque aussitôt après la promesse d'une offrande pour le sanctuaire de Turin.

M. S. C... Coopérateur salésien, était en butte aux calomnies de personnes mal intentionnées et qui nourrissaient contre lui une haine inassouvie. Accablé sous le poids des conséquences désastreuses que pouvaient entraîner leurs malicieuses et fausses dénonciations, M. C... a commencé une neuvaine à Marie Auxiliatrice, promettant une offrande pour les orphelins de Don Bosco, si Elle lui inspirait les moyens d'arrêter ces odieuses calomnies. Peu après, des personnages très estimés de sa ville prirent généreusement sa défense et prouvèrent la fausseté des accusations portées contre lui. Les choses en vinrent à ce point que les calomniateurs durent rétracter publiquement leurs injures, à la grande joie des honnêtes gens. Gloire donc à Marie Auxiliatrice!

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenus à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.

M. Thomas Cereseto, avocat, Voltri. — Isabelle Corbari, Gazzo. — Louise Botto, Dogliani, envoie une offrande de 10 francs. — Marguerite Marelllo, Asti, 10 francs. — Marie Bongiovanni, Villeneuve de Mondorì. — Mme Vve Marie Soldati, Menzonio. — Une Coopératrice de la province de Côme, 5 francs. — Une pieuse veuve de Negrar, 12 francs. — Christine Riando, Fosano. — D. R. P., Messine. — Une Coopératrice salésienne de Nizza Monferrato. — Sylvestre Colussi, 10 francs. — Camille Bosco. — G. Segala, Vérone. — M. l'abbé Antoine Zalli, chanoine, Cardé. — C. G., Rivoli. — Pierre Repeti, Saliceto. — Thérèse Jardini, S. Vittoria d'Alba. — Marie Sacco Bardissone, Cuneo. — Marie Manfredi, Cuneo.

COURRIER AGRICOLE

Nos chers lecteurs voudront bien sans doute se souvenir des principes que nous avons indiqués, dans les *Bulletin* de juin et de juillet 1896, au sujet de l'agriculture: sa noblesse, son influence moralisatrice, les soins qu'elle appelle, la nécessité de son enseignement, la sollicitude que Don Bosco nous a appris à lui consacrer.

Nous n'avons pas abandonné ces études; un surcroît de travail nous les a fait seulement interrompre. Nous allons les continuer dans la même pensée qui les inspira: le progrès matériel, social et moral, dont l'agriculture est à la fois la source inépuisable et le très solide fondement.

Nos chers Coopérateurs et nos dévouées Coopératrices soutiennent depuis longtemps nos efforts vers ce but. Nous nous permettons ici de leur demander plus encore, c'est-à-dire, de se mettre eux-mêmes à l'œuvre, d'être tous des agriculteurs: de fait, autant que possible; au moins, de désir et d'apostolat. Cette pensée de collaboration fraternelle entre nous tous sera une des plus sûres inspirations de ces humbles études, et, nous nous empressons de le redire, cette préoccupation des choses rurales et le retour effectif aux champs, sont une des meilleures garanties non-seulement du progrès, mais aussi du salut social.

L'histoire nous apprend les causes des souffrances actuelles. Le pouvoir central voulut réduire la noblesse provinciale et les immunités communales. Il supprima celles-ci; il corrompit celle-là en la rendant oisive par le séjour obligatoire à la Cour. Les domaines ruraux furent ainsi abandonnés à des tenanciers avides; la grande famille patriarcale fut disloquée; les classes sociales devinrent étrangères les unes aux autres, et bientôt ennemies; les libertés et les intérêts locaux, n'occupant plus les esprits, les laissèrent en proie aux divagations de la politique générale et des factions; la corruption, les mauvais exemples du luxe malsain, le désordre des idées se propagèrent, et enfin le bouleversement fut complet.

L'absentéisme favorisa le mal; la résidence rurale aidera à le guérir.

Chers Coopérateurs, c'est donc une belle et noble tâche, toute chrétienne en soi et toute charitable pour autrui, que de travailler à ce retour vers la terre maternelle, dont l'abandon a été si fatal à la vertu, à la prospérité, au peuple et à la patrie. Ce retour est commencé, un peu par des inspirations meilleures, un peu plus, il faut l'avouer, par les néces-



sités qu'imposent aux familles l'amoindrissement des fortunes à cause de nos lois successorales, et la réductions des revenus par suite des mouvements financiers de notre époque.

Mais le bon Dieu, qui ne veut jamais le mal, est tellement bon qu'il se plaît à en tirer le bien. Plus souvent que nous ne savons le reconnaître, c'est avec la verge même dont il nous frappe qu'il nous guérit. Il nous sera doux, par conséquent, et il nous sera profitable de conformer aussi sur le point spécial qui nous occupe, notre volonté à la sienne. L'agriculteur collabore directement avec la Providence. Ce ruisseau s'échappe indocile dans le vallon: c'est Dieu qui l'a créé, c'est vous qui devez le diriger pour arroser la prairie. L'arbre au fruit savoureux vous est fourni par la nature: vous l'améliorez par l'intelligence que Dieu vous a aussi donnée. Le grain nourrissant est tout préparé à se multiplier au centuple: c'est vous qui lui imprimez l'élan décisif en le confiant au sillon creusé par votre laborieuse charrue..

Soyez donc heureux et fiers entre tous. ouvriers de la terre, aides assidus et très prochains du Seigneur qui toujours crée et soutient. Vous réalisez à la lettre, par vos travaux des champs, ce que saint Paul disait de la culture religieuse et morale, en empruntant l'exemple de votre culture rurale: J'ai planté, mon compagnon a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait croître. (I Cor. III, 6.)

Eh bien, chers Coopérateurs, nous persisterons à travailler ensemble, de plus en plus, à ces deux cultures: ici, en soutenant les Œuvres admirables de Don Bosco, où tant de milliers d'enfants se forment à la vie de la terre et à celle du ciel; là, en étudiant et en pratiquant les merveilles de cette terre féconde, dans le travail humain qui la sollicite, dans les progrès de la science qui la perfectionne, dans ses forces mystérieuses qui nous font vivre. Tout vient ici-bas de la terre, et tout y retourne. Notre corps est pétri de son limon, et y retombe en poussière: nous en rencontrerons quelque jour, par exemple en parlant des phosphates, la démonstration évidente. Mais c'est une âme faite à l'image de Dieu qui anime ce corps; et c'est pourquoi nous avons le devoir de penser, de vouloir et d'agir pour le bonheur de la créature et pour la gloire du Créateur.

Vous voulez, n'est-ce pas, que tel soit le programme général de nos petites conversations agricoles?

(A suivre.)

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 avril au 15 mai 1897.

France.



AMIENS: M. l'abbé Gervais, *Camps en Amienois.*

CAMBRAI: M^{me} V^o Lemaire, *Lille.*

— M^{me} la B^{onne} de Coppens, *Bergues.*

— M^{me} Delerue-Deligne, *Lille.*

LYON: M^{me} Finance de Clairbois, *Lyon.*

— M. Millet, *Lyon.*

— M. Billon, *Lyon.*

EVREUX: Sœur St.-Coprard, *Évreux.*

MARSEILLE: M. Michelon, *Marseille.*

MONTPELLIER: R^{de} Mère St.-Jean, *Pezénas.*

NICE: M^{lle} Émilie Gélis, *Menton.*

PARIS: M. Louis Heddebault, *Vaugrard.*

— M^{me} la C^{esse} de Gosselin, *Paris.*

— M^{me} la V^{esse} de Damas, *Paris.*

— M^{lle} Jeanne Carteron, *Paris.*

TULLE: M^{me} V^o Marinie, *Argental.*

Étranger.



PORTUGAL: M. Jean-Pierre Béchaz, *Magnés.*

SUISSE: M. le Ch^{me} Morel, *Fribourg.*



Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.